

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre XIII : Le « Lusitania ».

Le samedi 8 mai, un aimable jour de printemps, j'étais allé à Ravesteyn. Il y avait comme une détente ; on sentait une nouvelle espérance, la vague assurance printanière que nos projets doivent un jour arriver à maturité. Le château s'était rouvert, les petits drapeaux rouges flottaient de nouveau sur les pelouses ondulées, verdoyantes, qui se déroulaient jusqu'aux toits rouges de Tervueren ; quelques-uns d'entre nous trouvaient le courage de braver le Destin et de recommencer à jouer au golf. Je revenais du dix-huitième trou, à l'heure du thé, quand je vis Paul Hamoir qui me dit :

- *Est-il vrai que le **Lusitania** ait été torpillé et coulé ?*

Je n'avais rien appris de semblable et je ne le crus pas, je ne pouvais le croire. J'avais bien lu dans le **Times**, la veille, l'avertissement du comte von Bernstorff et la mauvaise humeur qu'il provoqua dans les journaux de chez nous ; mais tout de même, c'était impossible. On connaît l'incapacité inhérente à l'égoïsme de notre nature, à imaginer une calamité qui nous

frappe nous-même : nul ne conçoit sa propre cité sans soi, le monde et la vie sans soi. Cela fait partie de cette volonté de vivre qui conserve la vie ; c'est une preuve, à méditer par les philosophes et les économistes, de la valeur de l'individualisme par opposition à ces deux théories de l'État, toutes deux allemandes et autoritaires, différentes et pourtant analogues dans la conception de l'application : le socialisme et le militarisme.

Le ***Lusitania*** coulé ? Impossible. Hé quoi ! je le vois encore, je le sens sous mes pieds. J'entends mon vieil ami O'Farrell me dire, un clair matin, en faisant les cent pas sur le pont :

- *Je flaire la côte d'Irlande !*

Mais de Sincay sortait du château comme j'allais sur la terrasse. Oui, c'était vrai, il l'avait lu dans les journaux allemands de l'après-midi. Le navire avait été torpillé et coulé en vue de l'entrée de Queenstown.

Les côtes brunâtres du Kinsale avaient vu cela, juste au moment où les pauvres passagers goûtaient ce moment joyeux des fins de traversée ! Un instant de lumière, de joie vive, puis l'horreur et les ténèbres ; et le lâche engin de mort se dérobe dans l'eau verte après un forfait que peu de temps avant l'on croyait inconcevable chez l'être le plus perfide et le plus bas ... Cette pensée vous donnait le frisson.

Je rentrai chez moi et ne rencontrai à la Légation que des figures sombres ; la rage, l'indignation ne trouvaient plus de mots. Voici l'annonce de la chose, une grande et vilaine « *manchette* » :

Ozeandampfer « Lusitania » torpediert.

Avec la politesse minutieuse des Bruxellois dans les malheurs de ce genre, beaucoup de personnes vinrent à la Légation m'apporter leurs condoléances. Le prince de Ligne se fit annoncer à la fin de l'après-midi ; je le vois encore avec son visage distingué, ses cheveux blancs, son vêtement noir, ses manières parfaites :

- *Excellence, je viens simplement vous exprimer mes condoléances à propos de la perte de vos concitoyens ; les Américains ont été si bons pour nous Belges, que tout ce qui vous touche, nous touche ...*

Nous vécûmes désormais dans une incertitude pleine d'angoisse. Les autorités allemandes, comme toujours en temps de crise, défendaient l'entrée des journaux hollandais, seule source d'information neutre dont nous disposions. Les journaux publiés à Bruxelles étaient des feuilles *embûchées*, sous le contrôle de la censure allemande. Les journaux allemands, malgré leur censure, valaient encore mieux car ils n'avaient d'autre prétention que

d'être allemands ; nous les recevions chaque jour de Dusseldorf et de Cologne ; ils déliraient d'admiration malsaine pour l'exploit du sous-marin ; c'était intolérable.

Je n'allai pas rue Lambermont ce jour-là ni les suivants, mais on y disait, paraît-il, que l'Allemagne n'était pas responsable de la perte de vies américaines puisqu'on avait averti de ne pas s'embarquer sur le *Lusitania*. Quand j'y allai quelques jours plus tard, on s'y montra des plus aimable ; pas la moindre allusion à l'événement ; cependant il régnait depuis longtemps beaucoup de mauvaise humeur parmi les militaires contre l'Amérique, d'abord à cause du vieux grief des munitions, puis parce qu'on se rendait compte qu'il n'y avait plus aucune chance de gagner nos sympathies.

Le sujet épineux des munitions ne fut abordé en ma présence que deux ou trois fois, notamment par un jeune officier allemand.

J'essayai de lui expliquer que notre Gouvernement n'avait nullement pour devoir d'empêcher ses propres citoyens de vendre des munitions de guerre, que c'était admis par la Convention de La Haye, et que lorsqu'un effort avait été fait pour changer cette disposition, il y a quelques années, l'influence de l'Allemagne avait fait échouer le projet. Il semblait ne pas comprendre. Les Allemands n'avaient jamais l'air de comprendre. Ce que nous appelons en

Angleterre et en Amérique « *l'esprit de sport* » leur est inconnu ; leur seul sport est la guerre et ils ne le jouent pas en sportsmen.

Une semaine s'écoula sans qu'aucune mention officielle du ***Lusitania*** fût permise à Bruxelles. Alors on vit une affiche *. Rien ne montrait moins de culture juridique que ce plaidoyer *pro domo* avec son manque de logique, sa méconnaissance des principes élémentaires de la preuve et de toutes les règles par lesquelles des hommes éclairés ont appris à fixer les responsabilités.

Pendant que notre Président portait la plus lourde responsabilité que jamais un Américain eût portée depuis Lincoln, nous vivions au jour le jour, nous bornant à paraître en public d'un air indifférent et à décourager la rumeur touchant nos malles prêtes et notre départ imminent. L'opinion générale à Bruxelles était que, si l'incident ne mettait les deux pays en état de guerre, il aboutirait pour le moins à une rupture des relations diplomatiques. Bruxelles était partagé entre un grand désir et une grande crainte : le désir de voir un puissant allié se ranger de son côté, et la crainte de voir cesser le ravitaillement.

Nous avons fait nos malles et envoyé nos documents importants à La Haye. M. Hoover avait donné des ordres pour que la plus grande quantité possible de vivres fût expédiée à Bruxelles par Rotterdam, et nous attendions. Un matin, de Leval. monta chez moi de très bonne heure avec un

numéro du **Kölnische Zeitung** et me lut une dépêche disant que le comte Bernstorff et M. Bryan avaient ouvert des pourparlers dans le but d'arranger l'affaire et que, provisoirement, les sous-marins s'abstiendraient de torpiller des Américains. Bruxelles respira plus à l'aise et admira comme nous la note du Président, quand elle parvint en Belgique. Le journal **La Belgique** l'avait publiée d'abord avec des omissions et des changements tels que les Belges crurent pendant un jour que le Président avait eu l'intention de faire des compliments à l'Allemagne.

Nous devons vivre plus de deux ans encore au jour le jour, espérant chaque matin pouvoir annoncer l'événement que nous savions inévitable. Bruxelles qui, les yeux levés, surveillait maintenant la hampe de la Légation d'Amérique dans l'espoir que le drapeau rouge, blanc et bleu y flottait encore, surveillait en même temps la hampe de la Légation italienne, au boulevard Bischoffsheim, dans l'espoir que le drapeau rouge, blanc et vert en serait descendu.

Un jour, le drapeau italien disparut. L'Italie avait rompu les relations diplomatiques. Reseis avait fait ses malles et demandé ses passeports.

Un Italien, le comte Cicogna, qui avait rendu de précieux services à l'oeuvre des secours, était en Hollande quand la rupture éclata, avec un laissez-passer procuré à ma requête et sur

mon assurance que M. Cicogna reviendrait. Il aurait pu rester en Hollande, mais il revint sur-le-champ, parce qu'il m'avait donné sa parole. Il rendit son laissez-passer et en demanda un autre lui permettant de partir. J'allai le saluer, lui exprimai mon admiration pour sa conduite. Il répondit :

- *On ne pouvait faire autrement.*

Au lieu d'admirer sa conduite qui prouvait un parfait gentilhomme, les Allemands la trouvèrent suspecte.

- *Il y a quelque chose de louche là-dessous* – remarqua l'un d'eux ; et le passeport du comte Cicogna fut refusé ; le bruit courut même qu'il serait emprisonné, en qualité d'officier de la réserve italienne.

Enfin l'Italie déclara la guerre. La nouvelle se répandit le jour de la Pentecôte. Naturellement on ne put célébrer publiquement la nouvelle alliance, mais la *zwanze* bruxelloise trouva moyen de se manifester en exposant aux vitrines des quantités de macaroni.

A la *Politische Abteilung*, un des officiers raconta à Villalobar qu'on ne savait pas encore où on installerait la *Kommandantur* italienne : à Florence ou à Venise.

- *A votre place* – dit le marquis, qui trouvait de l'humour dans toute situation —, *je la mettrais plutôt à Naples.*

Bruxelles se mit à parler de la Roumanie.

La Roumanie allait-elle « *entrer dans la danse* » ?

Dans le vif espoir que lui inspirait le nouvel allié, et la perspective d'un second, la population vit approcher l'été.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* NOUVELLES PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT
GÉNÉRAL ALLEMAND

BERLIN, 11 *mai*. — Le gouvernement des États-Unis d'Amérique et les gouvernements des puissances neutres ont reçu la note suivante par l'entremise du représentant impérial accrédité dans leurs pays :

Le gouvernement impérial regrette sincèrement les pertes de vies humaines causées par la destruction du *Lusitania*, mais il se voit cependant obligé de décliner toute responsabilité. L'Angleterre, en essayant d'affamer l'Allemagne, a contraint celle-ci à user de mesures de représailles. En réponse à la proposition de l'Allemagne de cesser la guerre sous-marine si l'Angleterre renonçait à vouloir affamer l'empire allemand, les Anglais ont appliqué un blocus plus sévère encore. Les navires de commerce anglais ne peuvent être considérés comme des navires marchands ordinaires, car ils sont d'habitude armés et ont tenté plusieurs fois de faire couler nos navires en entrant en collision avec eux. Pour cette raison, il nous est impossible de les visiter. Le secrétaire du Parlement anglais, répondant à une demande de Lord Beresford, a déclaré dernièrement que pour ainsi dire tous les navires marchands anglais sont à présent armés et pourvus de grenades à main. D'ailleurs les journaux du Royaume-Uni avouent franchement que le *Lusitania* était armé de canons. Le gouvernement impérial sait, en outre, que le *Lusitania*, lors de ses dernières traversées, avait eu plusieurs fois une forte cargaison de matériel de guerre à bord ; les vapeurs de la Compagnie Cunard *Mauretania* et *Lusitania* étant plus ou moins à l'abri des attaques des sous-marins grâce à leur grande vitesse, ont servi de préférence aux transports de matériel de guerre. Il est prouvé que le *Lusitania*, pendant son dernier voyage, avait 5.400 caisses de munitions à bord. Le reste de la cargaison était aussi en grande partie de la contrebande. Abstraction faite d'un avertissement général, le gouvernement allemand avait cette fois prévenu spécialement le public par l'intermédiaire de l'ambassadeur comte de Bernstorff. Les neutres n'ont cependant aucunement tenu compte de cet avertissement, qui a même été l'objet des railleries de la presse anglaise et de la Compagnie Cunard. Si l'Angleterre a répondu à cet avertissement en niant tout danger et en prétextant l'existence de mesures de protection suffisantes, c'est elle qui a amené les passagers à ignorer les conseils du gouvernement allemand et à s'embarquer sur le *Lusitania*, condamné à la destruction par son armement et sa cargaison, et c'est l'Angleterre seule qui est responsable de la perte de vies humaines que le gouvernement allemand regrette très profondément.

LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL EN BELGIQUE.

** NOUVELLES PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT
GÉNÉRAL ALLEMAND

BERLIN, 15 *Mai*. — Il résulte du rapport du sous-marin qui a fait sombrer le *Lusitania* que ce vapeur, qui ne portait pas de pavillon, a été aperçu le 7 mai, à 2h20 m. de l'après-midi (heure

centrale), près de la côte méridionale de l'Irlande, par un beau temps clair. A 3h10 m. le sous-marin a lancé une torpille qui a atteint le **Lusitania** à tribord, près de la passerelle de commandement. La détonation de la torpille a été suivie immédiatement d'une autre explosion d'une violence extraordinaire. Le navire s'est incliné à tribord et a commencé à s'enfoncer. La deuxième explosion ne peut s'expliquer que par la déflagration des fortes quantités de munitions qui se trouvaient à bord.

*** NOUVELLES PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT
GÉNÉRAL ALLEMAND

Nouvelles allemandes quotidiennes

COLOGNE, 2 juin. *Le Kölnische Zeitung* mande de Stockholm : Un Suédois venant d'Amérique a fait une révélation intéressante au sujet de la catastrophe du **Lusitania**. Ce Suédois, qui voulait aller directement d'Amérique en Norvège, a raconté ce qui suit au *Svenska Dagblat* : "Le vapeur que je voulais prendre a levé l'ancre trois heures après le **Lusitania** et j'ai assisté au départ de ce navire. Tous les passagers furent avertis à temps que le **Lusitania** avait à bord non seulement des munitions, mais aussi des soldats, et ces avertissements, aussi clairs que possible, eurent pour conséquence d'inquiéter tous les passagers quant aux dangers du voyage et de les décider à redescendre à terre pour s'embarquer sur un autre vapeur. Lorsque le capitaine Turner, du **Lusitania**, apprit cela, il annonça qu'il accordait aux passagers une réduction de dix dollars par personne. Sauf douze personnes qui persistèrent dans leur intention de quitter le navire, tous les passagers, séduits par l'offre du capitaine, restèrent à bord."

LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL EN BELGIQUE.

Notes.

Traduction française : « **Le Lusitania** » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XIII (1915) in **La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 223-228. D'après Brand Whitlock (1869-1934), **Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 75 (« **The Lusitania** »), volume 1, pages 400-410, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2075.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) a dit des mêmes dates dans son **Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)** :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnoed*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>